

LADISLAS DORMANDI

**L'OMBRE  
DU CAPITAINE**

roman

*nrf*

GALLIMARD







**L'OMBRE  
DU CAPITAINE**

DU MÊME AUTEUR



LA VIE DES AUTRES.

LA PÉNICHE SANS NOM.

PAS SI FOU.

*Chez d'autres éditeurs*

LA TRAQUE (*Mercure de France*).

LE FANTÔME DE LA RUE BABEL (*Horay*).

TU MOURRAS SEUL (*Horay*).

LADISLAS DORMANDI

**L'OMBRE  
DU CAPITAINE**

roman

*nrf*

**GALLIMARD**  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, savoir vingt exemplaires numérotés de 1 à 20, et cinq, hors commerce, marqués de A à E.*

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.**

**© 1958, Librairie Gallimard.**



## CHAPITRE PREMIER

Six heures sonnèrent à la chapelle de la prison. Assis sur le banc, face à la porte de sa cellule, le capitaine Taravelli s'appuyait au mur, ses deux mains, doigts écartés, reposant sur la table. La tête penchée, les paupières presque fermées, il semblait somnoler. En réalité, il pensait. Cette attitude figée lui était habituelle quand il approfondissait quelque chose.

Ses supérieurs et ses amis considéraient le capitaine Taravelli comme un soldat courageux, consciencieux, mais d'une intelligence médiocre, incapable de sortir des limites de son métier, où il était tout à fait à sa place. Il répugnait à l'abstraction; l'art, la philosophie, la science ne l'intéressaient guère. L'enchaînement des effets et des causes étaient pour lui un principe inébranlable. Il se maintenait fermement sur le terrain de la réalité, et tout phénomène susceptible d'échapper aux lois physiques n'occupait son imagination que rarement et contre son gré. L'image qu'il se faisait du monde, construite à l'aide de ses sens et de son raisonnement, se composait exclusivement d'éléments matériels,

sans que son éducation religieuse eût réussi à ébranler cette construction. Il acceptait les dogmes de l'Eglise, ne songeant même pas à examiner leur contenu, mais, au fond de son cœur, il ne croyait pas aux miracles dont il ne trouvait pas une explication physique. Il était plus sceptique encore quant aux manifestations surnaturelles d'ordre inférieur, étrangères aux cadres de la religion, que certaines personnes à l'imagination débordante éprouvent et qu'elles attribuent à l'intervention de certaines forces, indépendantes de la matière.

Il ne ressentit donc aucune surprise quand ce matin-là qui devait être le dernier, peu après que le Père Désiré, le confesseur de la prison, l'eut quitté, il découvrit dans sa cellule l'ombre. L'idée ne lui vint même pas qu'il pût se trouver en présence d'un être qui n'était pas de chair et d'os. Sans doute s'agissait-il de son geôlier, du directeur de la prison, de l'avocat désigné d'office ou de tout autre personnage chargé, en vertu des règlements, de s'occuper d'un condamné avant son exécution. Comme il n'avait aucune communication à faire à aucun d'eux, il continua ses méditations sans se laisser troubler, ne s'inquiétant nullement de savoir comment le visiteur avait pu pénétrer dans sa cellule à travers la porte de fer verrouillée. Il ne leva même pas la tête pour identifier l'intrus.

En vérité, un bon moment passa avant qu'il se fût rendu compte que le visiteur n'était pas une personne tangible, mais l'ombre de quelqu'un ou de quelque chose. Mais, s'il en était ainsi, cette présence était une absurdité physique. Selon les lois fondamentales de l'optique, trois éléments sont nécessaires pour qu'une ombre puisse se former. D'abord une source

lumineuse, puis un corps opaque qui produit l'ombre, et enfin un milieu qui la recueille et la rend perceptible. Or, dans le cas présent, deux conditions seulement existaient : la source lumineuse, sous la forme de la minuscule lucarne grillagée tout près du plafond, laissant filtrer juste assez de clarté pour délayer un peu l'obscurité compacte; et les murs étaient là pour la projection de l'ombre; le principal élément, le corps opaque, manquait.

En réalisant ce phénomène, les paupières du capitaine s'ouvrirent tout à fait; il leva lentement la tête. Son visage restait impassible, mais le jeu des muscles sous la peau, les veines qui se gonflaient sur ses tempes marquaient l'intensité de ses réflexions. Le condamné à mort savait pertinemment qu'il se trouvait seul dans la cellule, et cela dans une position bien précise, près du mur et non pas entre la source lumineuse et l'écran, si bien que l'ombre ne pouvait être produite par lui. D'autant plus que cette chose vague et effacée n'était une ombre qu'à défaut d'un terme de définition plus exact; elle ne se projetait ni sur la table ni sur le carrelage ou sur le mur ou une autre surface solide. mais flottait librement dans l'espace. Pendant quelques instants, elle glissa en long et en large comme si elle voulait prendre les mesures exactes de la cellule, puis elle se posa à l'autre bout du banc.

Tout d'abord le capitaine crut à une hallucination. Pendant la guerre un obus avait détruit l'entrée de son abri et il était resté six heures enseveli avant d'être libéré. Depuis lors, il ressentait parfois comme un vertige, ses sens lui refusaient provisoirement obéissance, les contours fermes du monde se disloquaient, les ob-

jets se confondaient autour de lui. Mais son cerveau raisonnait quand même avec une exactitude impeccable, et le trouble, d'origine indéniablement physique, ne durait que quelques instants. Cette fois, il avait beau se frotter les yeux, la vision ne disparaissait pas. Ce qui rendait les choses encore plus inexplicables, c'est qu'il voyait l'ombre... ou croyait la voir... même quand il regardait dans une autre direction.

« Est-il possible », se demanda-t-il avec hésitation, « que ce soit un effet de la peur ? » Bien que son pouls battît d'un rythme régulier, il admit que, pour envisager objectivement toutes les éventualités, il était obligé de prendre en considération cette possibilité théorique. L'enquête, toutefois, s'avérait difficile; jusqu'à ce jour, le capitaine n'avait eu l'occasion d'observer les désordres dus à l'épouvante que chez les autres; il ne les avait jamais éprouvés lui-même. Rien de ce que peut approcher l'intelligence humaine n'est vraiment effrayant. Il n'y a pas de mystère, la vie et la mort se complètent, l'une est la continuation logique de l'autre. Evidemment, bien que le résultat soit pratiquement le même, toutes les formes de la mort ne sont pas identiques. Que quelques-uns de ces aspects lui fissent peur, même à lui, il n'aurait eu aucune honte à se l'avouer, bien qu'il fût l'officier le plus décoré de l'armée. Ce n'est d'ailleurs pas le fait même de la mort qui est répugnant... mourir en héros constitue la raison d'être du métier... mais les phénomènes désagréables qui l'accompagnent : les paroles du prêtre qui veulent être consolantes, la voix faussement assurée de l'officier qui commande l'exécution, les différents petits détails qui composent le chemin entre la cellule et le lieu du supplice. Les

quelques minutes qui s'écoulaient alors sont humiliantes, oui, c'est le terme exact, humiliantes, parce qu'elles éveillent une sorte de sentiment de culpabilité, même chez ceux qui se savent innocents. Il était donc compréhensible que l'attente de cette scène brève mais douloureuse provoquât quelque dérangement physique. Et comme le fonctionnement des sens dépend des phénomènes circulatoires, il est concevable qu'une personne, gardant apparemment le contrôle absolu de ses nerfs, attende en réalité l'événement inévitable avec la même angoisse qu'une autre qui n'arrive pas à dissimuler sa peur. Bref : rien d'impossible dans cet état ambigu, L'on voit une ombre là où il n'y en a pas.

Pour le moment cette explication satisfait le capitaine, d'autant plus qu'il n'en trouva pas de plus acceptable. Il jeta un coup d'œil ironique à l'ombre et sourit, comme l'adulte qui s'amuse des tours d'un enfant déguisé en fantôme. « Qui tu es, je n'en ai aucune idée, ni comment tu te trouves ici, mais si tu viens pour me faire peur, je t'avertis que tu perds ton temps. J'admets que mon corps recule devant l'inconnu, mais cela n'a pas d'importance tant que ma volonté a le dessus. Je ne suis pas homme », ajouta-t-il, mi-plaisant, mi-sérieux, « à avoir peur de mon ombre. »

Il estima en avoir terminé avec le phénomène et concentra son attention sur sa main qui reposait fatiguée sur la table. Il souleva puis laissa retomber ses doigts un par un et en contempla le jeu des muscles avec le même intérêt qu'il aurait accordé à une main étrangère. Il essaya d'imaginer que ces doigts qui obéissaient tout naturellement à sa volonté allaient s'immobiliser définitivement dans une heure. Mais même

cette idée, évoquée avec une force telle qu'elle en devenait presque une réalité, ne déclencha en lui aucune émotion. Eh bien, oui, sous certaines influences extérieures, la machine va s'arrêter. Sur les champs de bataille, il avait souvent rencontré des morts dont les doigts immobiles semblaient encore s'agripper à un objet invisible; mais il n'avait jamais songé à identifier un cadavre avec l'être vivant, respirant, remuant, avec qui, quelques minutes auparavant, il avait discuté des perspectives de l'attaque prévue, de la disposition des lignes ennemies qu'il s'agissait d'occuper ou d'autres problèmes urgents. Le corps n'est que matière et cette chose inerte ne peut être identifiée à l'être vivant. Une fois le courant électrique coupé, la lumière s'éteint, même si aucun changement n'est intervenu dans la composition de l'ampoule. Les deux objets ne sont donc identiques que par leur forme; c'est précisément l'élément essentiel qui manque à l'un d'eux. Ce principe reste valable même si la main et les doigts en question appartiennent au capitaine Taravelli.

Il cessa de tambouriner, remit sa main à plat sur la table et, du coin de l'œil, jeta à la dérobée un regard vers l'ombre. Tambouriner sur la table est un geste qui sert généralement à camoufler la nervosité, et de la danse de ses doigts le capitaine ne voulait pas que le visiteur tirât des conclusions erronées. Le capitaine Taravelli considérait la simple maîtrise de soi comme la vertu virile par excellence; il méprisait ces comédiens qui expriment leurs sentiments, même dans la vie quotidienne, par une mimique exagérée, des exclamations soi-disant irrépessibles, pour convaincre leurs auditeurs et eux-mêmes. Un soldat n'a nul besoin de larmes

ni de paroles grandiloquentes. Lui-même n'avait pas l'intention de jouer au héros intrépide qui garde son sang-froid dans la cellule des condamnés à mort, mais il ne voulait pas paraître plus inquiet qu'il n'était en réalité.

Dès l'aube, il avait rédigé ses lettres d'adieu en résistant à la tentation de s'excuser ou de s'expliquer, se bornant à quelques phrases impersonnelles, et les avait remises au confesseur qui avait promis de les transmettre à leurs destinataires. Ainsi il avait rempli ses obligations envers le monde et ne savait plus à présent comment meubler le temps qui lui restait. L'attente le rendait somnolent; il devenait impatient et s'ennuyait. Mais le désir de dormir aussi bien que l'impatience et l'ennui lui semblaient dans la circonstance tellement invraisemblables qu'il n'osait pas se les avouer. L'exécution était fixée à sept heures; il espérait ne plus être dérangé par les formalités. Il avait donc presque une heure pour faire le bilan de sa vie.

Le bilan de sa vie !... Le capitaine Taravelli eut un geste dédaigneux. Quelle plaisanterie ! Et quelle suffisance ! Le fait était simplement que de temps à autre, tout comme tant d'autres hommes occupés qui, au cours de l'action, n'ont pas le temps de disséquer constamment leur attitude, lui aussi ressentait le désir de mettre de l'ordre dans ses pensées. Depuis un bon moment déjà il se préparait à faire ses comptes, mais les événements s'étaient précipités à un rythme tel — en effet dix jours seulement s'étaient écoulés entre la prise du pouvoir et la cellule des condamnés à mort — qu'il lui avait été impossible de réaliser son dessein. Pourtant il serait intéressant d'éclairer dans quelle mesure lui incomrait la responsabilité de ce qui s'était passé,

quelles étaient les erreurs qu'il aurait pu éviter et celles qui se seraient inévitablement produites, même s'il avait agi autrement ? Sans aucun but pratique, simplement pour y voir plus clair. Parce que, malgré l'échec, malgré l'éclatant démenti, il avait encore l'inébranlable conviction d'avoir choisi le bon chemin.

Arrivé à ce point dans ses méditations, il entendit le léger claquement du judas. Un œil à la paupière clignotante apparut dans le cadre. Le capitaine Taravelli détourna la tête. Pourtant il aurait eu le temps de s'habituer à ce petit bruit métallique. Pendant la nuit, il s'était répété à intervalles aussi réguliers que le tic-tac démesurément lent d'un réveil. Chaque déclic représentait cinq minutes. Combien de fois cinq minutes lui restaient-elles encore ? Huit... neuf... dix... tout au plus ! Le geôlier veille à ce que le prisonnier ne se suicide pas. Heureusement il n'entre pas dans la cellule, donc le détenu n'est pas obligé de prendre connaissance de sa présence. L'œil fait partie d'un mécanisme; il ne le dérange donc pas plus que le tic-tac du réveil.

Mais il avait beau se comporter comme s'il était seul dans la cellule, se forcer à croire qu'il y était effectivement seul, c'était justement son ostensible indifférence qui le trahissait. Malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à ignorer la présence du visiteur importun. Ce spectateur invisible brisait l'élan naturel de ses mouvements, l'empêchait de se plonger dans ses méditations, détournait son attention de sa propre personne pour la diriger vers le monde extérieur. En vain regardait-il dans la direction opposée, l'ombre se projetait sur la surface de sa conscience; il la percevait non pas avec les yeux, les oreilles, le nez, mais avec un sens inexistant; il la sentait



plus réelle que le geôlier qui l'épiait à travers le judas. Avant de pouvoir continuer à faire ses comptes, il fallait d'abord en finir avec l'apparition.

Si la chose qu'il prenait pour une ombre était le produit de son imagination, raisonnait le capitaine, la solution était simple. Les êtres imaginaires ne résistent pas à l'épreuve de la réalité. Donc s'il la regardait en face au lieu d'essayer de l'écartier, l'ombre s'évanouirait. Par contre, si elle n'était pas la conséquence d'une illusion mais vraiment présente dans la cellule, d'une façon inexplicable, en dépit des lois de la physique, eh bien, pour être beau joueur il ne lui resterait plus qu'à se rendre à l'évidence, reconnaître qu'il existait un monde indépendant de la matière et reviser son opinion concernant les phénomènes surnaturels. Etant donné les circonstances exceptionnelles, il se sentit presque content d'être contraint par le visiteur à consacrer la demi-heure... non, les vingt-cinq minutes... qui lui restaient à des problèmes métaphysiques au lieu de songer aux erreurs commises.

Bien qu'au fond les deux se tiennent. Trouvant réponse à l'un il trouverait automatiquement la solution de l'autre. Son équilibre intérieur serait rétabli — le problème de l'ombre une fois résolu — s'il réussissait à mettre de l'ordre dans les pensées qui tourbillonnaient dans son cerveau. Il est impossible qu'une cause juste, défendue loyalement soit vouée à une défaite. Et si cela arrive quand même, la faute n'en incombe ni à la cause ni aux moyens, mais au défenseur. Quelque part, il a indiscutablement commis une faute. S'est-il trompé dans son jugement sur le caractère du comte Baben, ou en-

core avant, en acceptant le pouvoir ? Était-ce quand même le colonel Garnier qui avait raison ? Ni l'échec ni le succès ne constituent une preuve irréfutable. Toute sa vie il avait détesté les situations troubles et équivoques et, bien que la réponse ne fût plus que d'une valeur théorique — il avait refusé de signer le recours en grâce et le jugement allait être exécuté — il serait content d'élucider la question avant qu'il soit trop tard.

Le capitaine Taravelli leva résolument la tête et fixa son regard sur l'ombre.



Malgré les conséquences qui en résultaient pour ses opinions, il constata avec satisfaction que le regard direct ne faisait pas fuir le visiteur. Il résistait à sa contemplation, ce qui prouvait qu'il était réel et non le produit d'une illusion. Par conséquent le capitaine pouvait avoir la certitude qu'il n'avait pas peur; du moins pas assez pour avoir des visions. Pour le moment le mécanisme fonctionnait sans défaut.

Cette preuve de sa maîtrise de soi lui était agréable, toutefois elle ne le rassura qu'à moitié. Il savait — également par ses observations — qu'il n'était pas aisé de séparer la notion de lâcheté de celle du courage par une ligne de démarcation absolument nette. Il avait été maintes fois témoin de défaillances de ses camarades les plus courageux pendant la bataille, tandis que d'autres, qu'il considérait comme des poltrons, se comportaient d'une façon impeccable. L'attitude intérieure ne répond pas toujours à l'attitude extérieure; les instincts, les sentiments, les passions se moquent de la volonté, mènent

une existence indépendante, tout au plus peut-on restreindre, dans une certaine mesure, leurs manifestations. Et encore, pas toujours.

De ce point de vue non plus il n'avait pas à se sentir honteux; jusque-là il s'était montré digne de son idéal. Il avait refusé sans hésiter la proposition du comte Baben parce qu'il la jugeait humiliante; et plus tard, devant la cour martiale il n'avait pas accepté le compromis qui lui aurait sauvé la vie. Il avait répondu d'une voix nette aux questions manifestement malveillantes dont les juges essayaient de l'accabler pour prouver sa culpabilité; il avait écouté la sentence sans broncher. Mais comment savoir si cette sérénité n'était pas seulement un vernis superficiel; et si la peur, la vraie peur de la mort, celle qui produisait l'ombre, ne se cachait pas dans les profondeurs de sa conscience? Son comportement ne constituait pas une preuve et, surtout, il ne le rapprochait en rien de l'explication du phénomène.

Quand il en fut arrivé là dans ses réflexions l'intérêt du capitaine se détourna de nouveau de sa propre personne pour se concentrer sur son visiteur. Cette fois-ci il le considéra non pas à la dérobée, mais ouvertement, sans aucune précaution. L'examen était rendu plus difficile par la pénombre qui diluait les contours de la cellule, et par le fait que la masse sombre — ne trouvant pas de définition plus exacte il était obligé de considérer l'ombre comme une masse bien que cette notion, évoquant un poids et une certaine densité, ne fut guère applicable au phénomène — changeait sans cesse de place, de forme et de volume. Tantôt elle pâlisait, se recroquevillait, disparaissait presque, tantôt elle se gonflait comme l'esprit de la bouteille magique

des Mille et Une Nuits, traversait les murs, le plafond, ne laissant qu'une infime partie de sa substance dans la cellule. Ce qui tout à l'heure semblait être la tête s'allongeait brusquement, puis s'aplatissait, devenait un trou dans l'obscurité, pour se retransformer immédiatement en un disque sombre et solide. Les formes des bras, des épaules, de la poitrine s'embrouillaient, s'enchevêtraient, cessaient de représenter une silhouette définie, elles vacillaient, ondulaient, plus insaisissables que la fumée qui reste toujours une matière, perceptible au moins aux regards, le phénomène devenait l'ombre d'une buée émanant d'une source invisible et reflétée par un miroir. Tout en restant matériel, il se confondait avec le rêve. C'est ainsi que la vision flottait juste à la limite de l'existence et de la non-existence, ses membres glissaient d'un territoire vers l'autre, sans qu'on pût affirmer leur présence sur aucun d'eux. Au cours de ses transformations incessantes, ses changements de forme et de densité, il n'avait jamais assez de stabilité pour qu'on puisse constater s'il existait ou non; il correspondait à la fois aux conditions des deux états.

Le capitaine Taravelli était partisan de l'action rapide et résolue. Il pesait sérieusement le pour et le contre avant de décider, il ne se précipitait pas la tête la première contre les murs, mais une fois la décision prise, il ne s'arrêtait pas à mi-chemin, il se lançait sans hésitation et persévérait jusqu'au bout dans son entreprise. Il dédaignait les hommes d'Etat exagérément prudents qui reculaient devant les moindres obstacles, prétendaient, pour ne pas avoir à prendre position, que la nuit porte conseil et examinaient méticuleusement chaque grain de sable





LADISLAS DORMANDI

## L'OMBRE DU CAPITAINE

La guerre dure depuis des années ; la victoire finale, maintes fois annoncée, est plus lointaine que jamais. Le peuple s'inquiète, une révolution se prépare. Le chef du mouvement est le jeune capitaine Taravelli, le héros national, homme courageux et plein d'ardeur, mais trop honnête pour jouer le rôle d'un dictateur. Ses adversaires, les hommes de l'ancien régime s'enhardissent, ses compagnons l'abandonnent, de même que les deux femmes qui gravitent autour de lui. L'une, simple paysanne au solide bon sens, le soutient avec une tendresse maternelle, l'autre, actrice perfide et intéressée, le trahit au premier signe de faiblesse. La situation est compliquée par le fait que toutes les deux sont intimement liées au principal adversaire du capitaine.

Le roman commence dans la cellule des condamnés à mort, quelques instants avant l'exécution. Mais ces quelques instants permettent au capitaine Taravelli... en réalité ou en imagination, on ne le sait pas... de refaire une deuxième fois le chemin parcouru depuis le début de sa carrière de dictateur. Lors de cette deuxième tentative, il essaie d'éviter les erreurs qui ont amené sa chute. Le résultat est désastreux, et finalement il se retrouve dans sa cellule, seul, ou plutôt avec son dernier et inséparable ami : son ombre. Tous les chemins conduisent l'homme au même but, car son sort est déterminé par lui-même, et nul n'échappe à son destin.